

LA BAIE D'ALGER

Du même auteur

L'Été fracassé

Seuil, 1973

Couteau de chaleur

Seuil, 1976

Fort Saganne

Grand Prix du roman de l'Académie française

Seuil, 1980, et Point n° 349

Notre homme

Seuil, 1987, et Point n° 282

Le Beau Rôle

Seuil, 1989, et Point n° 407

Dar Baroud, La Maison du Guerrier

Seuil, 1993, et Point n° 52

L'Aurore des bien-aimés

Prix France Télévision

Seuil, 1997, et Point n° 546

Grand Seigneur

Seuil, 1999, et Point n° 774

LOUIS GARDEL

LA BAIE D'ALGER

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-034889-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

C'est fini. Je l'ai pensé avec ces mots que j'ai articulés à haute voix, comme le constat d'une chose certaine, jusqu'alors impensable et soudain évidente. C'était un soir, au début de l'année 1955, j'avais quinze ans. Je me souviens aussi que j'écoutais une musique à grands effets de cuivre, une musique brutale dont j'avais l'impression qu'elle m'emportait, réduisant mes soucis ordinaires à des enfantillages. Debout sur le balcon de ma grand-mère, je regardais la baie d'Alger. « C'est fini... L'Algérie, c'est fini. »

Quand j'étais petit, ma grand-mère, que j'appelais encore Mamie et que j'ai appelée Zoé dès qu'elle m'a appris qu'elle avait été baptisée sous ce prénom rigolo, me soulevait dans ses bras au-dessus de la balustrade en ciment :

– Regarde! Regarde! C'est la plus belle baie du monde! On a de la chance!

La nuit vient. Des lumières s'allument sur le port et dans la ville. Derrière moi, dans le salon, l'électrophone Teppaz joue la symphonie de Chostakovitch qui figure

au programme du concert auquel j'assisterai tout à l'heure. J'ai acheté le disque pour m'y préparer. En lisant le texte au dos de la jaquette, j'ai appris que Chostakovitch est un compositeur soviétique qui trouve son inspiration dans les bouleversements de l'histoire. Le paysage familier qui m'entoure devient, sous mes yeux, le décor d'une tragédie. Un jour, le rideau tombera, tout sera démonté. Ce que j'aime et à quoi je suis attaché ne pèse rien. Mon goût du bonheur est une connerie. La réalité, c'est la violence. « C'est fini. » Ça mettra le temps que ça mettra mais l'issue est fatale. Je contracte les muscles de mes mâchoires : un garçon ne pleure pas. Je pleure quand même.

Le phare de Cap-Matifou commence à tourner. Le rayon de clarté balaie la mer, s'éparpille vers le large, se perd, s'efface. Après cinq secondes, il reparaît. Cette giration régulière devrait m'apaiser. C'est l'inverse. Je la perçois comme le mouvement qui s'est mis en route le 1^{er} novembre 1954 et dont je sais, debout sur le balcon de Zoé, qu'il va emporter mon pays natal. D'où me vient cette certitude ? Je l'ignore. Elle m'est entrée dans la tête sans que rien ne m'y prépare. Demain, après-demain et probablement pendant des mois et des années encore, je pourrai continuer à contempler la baie d'Alger. Près d'elle je poursuivrai ma petite existence de privilégié. J'oublierai, au jour le jour, la révélation qui vient de me frapper.

Pour me reconforter ou, en tout cas, tenter d'arrêter mes larmes, je me dis que la géographie résiste à l'histoire. La baie qui s'offre à moi s'est offerte, pendant des

siècles, aux hommes qui y ont vécu, elle s'offrira à d'autres, dans les siècles futurs, quoi qu'il advienne. Cette prise de recul ne me console pas. C'est ce soir que je dois fixer dans ma mémoire ces rives où je suis né et où je ne vivrai pas. L'espoir que je puisse y demeurer quand la loi française n'y régnera plus ne me traverse pas l'esprit.

Je croise les bras sur le balcon, j'y pose la joue. Sur ma gauche, je vois les terrasses de la Casbah où, autrefois, veillaient les pirates barbaresques, où aujourd'hui les terroristes du FLN se planquent. Au-dessus, le drapeau tricolore flotte sur la citadelle ottomane. C'est devenu une caserne et aussi, je crois, une prison pour les fellaghas. Est-ce là qu'on entassait les esclaves chrétiens au temps de la course? Cervantès, le plus fameux d'entre eux, a-t-il connu ces murs? Plus loin, sur les hauteurs, Notre-Dame d'Afrique, grosse meringue que Zoé, ma grand-mère au goût sûr, m'a appris à trouver aussi laide que la basilique de Montmartre ou Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille, domine un entrelacs de ravins. Des coulées de gourbis sont accrochées aux pentes, entre les figuiers de Barbarie. Quand je tourne la tête vers la droite, je distingue les bâtiments rectangulaires, les portiques et les forums de Diar el-Maçoul – la Cité de l'Espoir – que l'architecte Pouillon a construite pour faire vivre ensemble Arabes et Français. C'est une initiative de Jacques Chevallier, maire d'Alger et ministre de Mendès France. Zoé le défend quand on le traite de libéral, c'est-à-dire, dans le vocabulaire pied-noir de l'époque, de traître. Elle le connaît, connaît sa

femme. Tout le monde se connaît dans les vieilles familles coloniales.

Je me redresse pour consulter ma montre. Dans cinq minutes Zoé m'appellera.

– Mon loup, c'est l'heure!

Nous prendrons le tram jusqu'à la grande poste. Sur les escaliers de la salle Pierre-Bordes nous retrouverons André Steiger. Il me tapera sur l'épaule avec l'assurance distraite des hommes importants. Je n'existe à ses yeux que parce que je suis le petit-fils de Zoé. Omar, son chauffeur, m'embrassera avant de remonter dans la Peugeot, où il attendra jusqu'à la fin du concert celui qu'il appelle « le patron », pour le ramener à Aïn-Taya. Zoé et Dédé salueront amis et connaissances, serreront des mains, échangeront des embrassades rapides. Je me hâterai de gagner ma place et de m'asseoir pour que Michelle Léonardi ne s'aperçoive pas que je porte un pantalon court. Elle descendra la travée sans me voir : soulagement et tristesse, minuscule enfer de désir et de confusion.

J'ai cessé de pleurnicher sur mon balcon. La nouvelle que je me suis apprise à moi-même, il y a un instant, je la sais irréfutablement vraie mais, déjà, je ne l'accepte plus. Elle me dépasse. Les événements que je lis dans *L'Écho d'Alger* depuis le début de l'insurrection m'inquiètent, bien sûr. Mais je ne les ai jamais analysés, ni reliés entre eux comme les prémices d'un engrenage inéluctable. Alors ? Peut-être suis-je sensible, plus que je ne le sais consciemment, au mouvement de l'Histoire qui, partout, entraîne les peuples colonisés à se révol-

LA BAIE D'ALGER

ter contre les puissances impériales. Je n'ai pas prêté beaucoup d'attention à ce qui est arrivé au Maroc et en Tunisie, convaincu que les départements d'Algérie n'étaient pas concernés, comme on le tient pour acquis autour de moi et comme les ministres le martèlent à Paris. En revanche, j'ai été impressionné par la chute de Diên Biên Phu, dont j'ai vu des photos dans *Paris Match* : celle d'un général, en short, se rendant, bras levés, à de frêles Indochinois, celle d'Yvonne de Galard, héroïque et touchante madone des soldats vaincus. Mais tout cela reste abstrait, sans rapport avec mon quotidien. Je n'ai ni les connaissances ni la capacité de raisonner qui auraient pu me permettre de prévoir, par la réflexion, la fin de l'Algérie française. La lucidité n'a pas de part dans la révélation qui m'est tombée dessus aux accents de Chostakovitch, en contemplant la baie. Je voudrais ne l'avoir jamais eue.

Je suis en slip. Depuis un an, j'ai des poils sur les jambes. Si j'étais né dans l'Antiquité, citoyen de l'Empire romain, j'aurais droit à la toge virile. Cette satisfaction est gâchée par le port de culottes courtes, à l'anglaise. Zoé a décrété qu'un garçon de mon âge en pantalon long aurait une dégaine de singe déguisé, ukase vainement combattu aussi longtemps que j'ai plaidé le ridicule – « Mes copains se foutent de moi au lycée », « Tes copains sont idiots, on ne se laisse pas influencer par des idiots » –, dont j'ai obtenu la levée immédiate quand j'ai osé dire que je ne pourrais jamais séduire une fille vêtue en puceau prolongé. L'argument a fait mouche aussitôt. Ma grand-mère place, Dieu merci, le plaisir au-dessus du bon genre.

À genoux devant moi, Mme Aboucaya fixe contre mon aine, avec l'index, le bout de son centimètre ruban, qu'elle déroule le long de ma cuisse jusqu'à la cheville. Elle s'accroupit et annonce la mesure. Son mari, coincé entre la machine à coudre et les étagères où s'entassent les coupons de tissu, répète le chiffre et l'inscrit sur un carnet à spirale.

Les Aboucaya, que Zoé pourrait, à la rigueur, appeler « mes tailleurs » mais qu'elle désigne sous le vocable de « mes culottiers », vivent et travaillent au dernier étage d'un immeuble de la rue d'Isly, dans une soupenette que prolonge une verrière. Ça sent la cuisine et le textile chaud. Lui porte des lunettes épaisses comme des culs-de-bouteille, derrière lesquelles on distingue à peine ses yeux. C'est une pâte d'homme, toujours un peu transpirant, qui se meut lentement comme si sa gentillesse l'ankylosait. Elle est brune, vive, avec de gros seins et des fesses bien séparées, et qui bougent. Je sens la fraîcheur de ses doigts quand ils effleurent ma peau.

– C'est un monsieur maintenant, dit-elle, on ne peut pas les empêcher de pousser.

Elle renverse le visage pour me sourire, je penche le mien pour lui rendre son sourire. J'ai une grosse tiédeur dans le bas du ventre que je maintiens languide : travail de garçon où il s'agit d'équilibrer l'instinct sexuel, la décence et une sorte de voluptueuse patience. Zoé n'a pas prêté attention à la remarque de Mme Aboucaya. Elle est penchée sur la table où M. Aboucaya coupe les vêtements à l'aide de patrons en papier épinglés sur le tissu, d'une craie plate avec laquelle il en dessine les contours et d'un gros ciseau où il enfonce le pouce et l'index pour tailler. Elle tourne les pages d'un catalogue d'échantillons, palpant chaque languette de tissu pour en apprécier la texture et la tenue.

– En tout cas, dit-elle, pas de chiné, pas de whipcord, une flanelle, une flanelle sèche, gris moyen. Combien faudra-t-il d'essayages ?

– Deux, dit Mme Aboucaya.

– Deux, répète son mari. On ne fait jamais bien de moins de deux pour un pantalon d'homme.

Au sortir de chez ses culottiers, Zoé file sur le trottoir, m'entraînant à son rythme.

Yeux-Bleus, le loustic qui livre les légumes à notre cabanon de Surcouf, dit d'elle, en sa présence: « Madame Zoé, quand elle marche, elle court. »

Il rigole. Ma grand-mère est enchantée, autant de la jolie formule que du compliment.

Place du Gouvernement, nous sautons dans un tramway. Elle s'assoit en face d'une fatma qui tient entre ses jambes un panier d'œufs. Zoé lui demande s'ils sont frais.

– Du jour, répond la dame, je te jure, du jour!

Le souffle de ses paroles fait bouger le triangle de voile blanc qui la masque jusqu'aux yeux.

– Alors, je t'en prends une douzaine.

Mariée à dix-sept ans, veuve de guerre à dix-neuf avec deux enfants – ma mère et mon oncle Philippe –, ma grand-mère n'a pas fait d'études. Elle possède un fond de culture bourgeoise, mais trop rudimentaire pour que son goût en soit affecté. Le conventionnel n'est pas son fort. Si elle aime bien ce qui est convenable, elle préfère ce qu'elle trouve beau. « Les belles choses, ça fait du bien. » Elle a commencé mon éducation artistique quand je ne savais ni lire ni écrire. C'était à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Mon père, qui avait

interrompu ses études pour s'engager et libérer la France, terminait sa formation de médecin à Paris. Ma mère l'avait accompagné et gagnait leur vie comme ouvreuse de cinéma. J'étais resté sous la garde de Zoé. Le ravitaillement était difficile à Alger. Elle m'avait emmené chez sa cousine Titi, une vieille dame aux joues roses qui vivait dans une ferme près de Médéa : cinq hectares de cerisiers dans la montagne. Djelloul, le commis, m'avait dégotté au fond de l'écurie, vide de chevaux depuis longtemps, une selle craquelée, qui devait dater de la conquête. Je l'avais installée sur un muret, au-dessus du champ de cerisiers. Après la sieste, tandis que je galopais sur ma monture de pierres sèches, Zoé, assise dans un fauteuil d'osier, lisait à mon intention des poèmes d'Albert Samain. Je ne comprenais pas le sens des mots, mais leur cadence douce, mariée à celle, violente, de mes chevauchées imaginaires, m'exaltait.

Pour mon quatorzième anniversaire, Zoé, sans me demander mon avis, me prit un abonnement aux concerts de Radio-Alger. Au début, je l'accompagnais pour ne pas lui faire de peine. Je ne connaissais rien à la musique. Les concerts me barbaient. Puis, un soir, je fus empoigné. C'était une symphonie, de Schubert je crois. L'émotion nouvelle que j'éprouvai, je la projetai et la fixai sur la nuque de la jeune fille qui occupait un siège trois rangs devant nous. Entre le deuxième et le troisième mouvement, elle tourna la tête. La rampe au néon, encastrée sur le pupitre du chef d'orchestre pour lui permettre de suivre la partition dans l'obscurité,

nimba son profil d'une clarté à la Rembrandt (Zoé, pour mes dix ans, m'avait offert *Les Chefs-d'œuvre de la peinture*). C'était Michelle Léonardi. Grâce à Schubert, obéissant au processus de la naissance d'une passion selon le cher Stendhal, mon auteur favori de cette époque, j'avais « cristallisé » sur Michelle Léonardi.

Elle a deux ans de plus que moi, elle est en philo au lycée Fromentin où vont les filles. Je ne la connais pas très bien, mais je la connais : son père possède une maison sur la plage de Surcouf. Elle n'y passe pas, comme nous, toutes ses vacances, mais elle y vient souvent.

Je porte pour la première fois mon pantalon d'homme. Il me gratte derrière les genoux. Dans ma chambre, avant de partir pour le concert, je me suis entraîné à marcher sans raideur.

Adossé contre une colonne à l'extrémité du parvis, je guette Michelle parmi les abonnés qui convergent vers la salle Pierre-Bordes. Je l'aperçois enfin qui arrive, vêtue d'une jupe corolle rose et, du même regard, je vois Zoé qui la dépasse. Elles s'arrêtent, s'embrassent, se parlent, et, m'ayant vu, agitent ensemble, du même geste, les mains vers moi. Mais seule ma grand-mère me rejoint. Michelle monte les marches et disparaît dans le hall.

– Cette petite est gentille comme tout... Il y a quand même un mystère, c'est sa mère. Elle n'en parle jamais et son père non plus. On a l'impression qu'elle n'a jamais existé. Même les Arabes de Surcouf ignorent ce qu'elle est devenue, même mon vieux Bouarab qui, pourtant, sait tout.

Zoé n'attend ni réponse ni commentaire. Elle observe mon pantalon d'un œil expert.

– Il tombe bien et, Dieu merci, on voit à peine qu'il est neuf. Les Aboucaya travaillent à la perfection. Dédé ferait mieux de commander ses costumes chez eux plutôt que de les faire venir de Londres. Mais ça, c'est l'influence de sa fille. Anne-Marie est snob comme un pot de chambre. Avant, Dédé s'habillait à la diable et ça lui allait beaucoup mieux.

Elle regarde sa montre :

– Qu'est-ce qu'il fait ? S'il n'est pas là dans une minute, tant pis pour lui, on entre.

Il n'y a pas plus de deux ou trois ans que je me suis rendu compte que le Dédé de ma grand-mère que je connais depuis ma naissance, bien qu'il ne m'ait jamais accordé qu'une attention lointaine, même lors de mes séjours dans sa propriété d'Aïn-Taya quand j'étais petit – je préférais ça, il me faisait peur –, que ce Dédé, donc, est la même personne que le président Steiger dont parle souvent *L'Écho d'Alger*. Que préside-t-il, d'ailleurs ? Je n'ai jamais éprouvé la curiosité de le demander. Sans doute, j'imagine, des associations de vigneron, d'agrumiers, de céréaliers, d'éleveurs, de planteurs de tomates, bref de colons.

Fier de ses ascendants alsaciens qui ont choisi de rester français en 1871, fier de son père mort au cul de sa mule alors qu'André n'avait pas seize ans, fier d'avoir fait, à la force du poignet, de son domaine d'Aïn-Taya l'un des plus grands d'Algérie, cultivé et géré au cordeau, c'est un gaillard de soixante-dix ans qui ne s'excuse pas

d'exister. Zoé prétend qu'il aime sincèrement la musique et que, dans sa jeunesse, il jouait très bien du violon. Comme j'ai l'esprit rigide, malgré l'influence de ma grand-mère, j'ai du mal à croire que Dédé soit, aussi, une âme sensible. Le président Steiger artiste, ça me paraît aussi incongru que Schubert colon dans la Mitidja.

Je sais, par une confidence que sa fille Anne-Marie m'a faite en riant, quand j'avais sept ou huit ans, que Dédé a voulu épouser ma grand-mère quand elle a été veuve. Mon idée est qu'il ne l'accompagne à la salle Pierre-Bordes que parce qu'il est toujours épris d'elle. Parfois, je me demande si Zoé ne m'a pas abonné aux concerts pour éviter les commérages. Alger est une ville de province. Le président Steiger occupe dans la société une place en vue et ma grand-mère également. Quoique ruinée, sa famille est ancienne : son grand-père était maire de la ville sous le Second Empire. Pour taquiner Dédé, elle soutient parfois que cet homme qu'elle n'a pas connu mais dont elle porte le nom, et dont le portrait est accroché dans son salon, était un chaud partisan du royaume arabe, prôné par Napoléon III pour protéger les indigènes contre l'emprise coloniale. Lorsque sa cousine Suzanne, elle aussi descendante de ce maire éclairé, est présente, la conversation tourne à l'affrontement. Les opinions libérales de Suzanne exaspèrent Dédé. Il la traite d'illuminée, d'irresponsable, de folle. Suzanne réplique que c'est la faute des colons à front bas, vautrés dans leurs privilèges, comme lui, si l'Algérie est au bord du gouffre. Zoé a du mal à les calmer.

La Peugeot conduite par Omar s'arrête enfin devant les marches. Dédé en sort et, sans refermer la portière, grimpe vers nous.

– Pardon pour le retard ! De toute façon, je ne reste pas. Chevallier m'a téléphoné quand je quittais Aïn-Taya. Mendès France va nommer Jacques Soustelle gouverneur général. Nous sommes foutus !

– Pourquoi ? Qui est ce Soustelle ?

– D'abord, il ne s'appelle pas Soustelle. Soustelle, c'est le nom qu'il a pris dans la Résistance. Il est sûrement juif.

– Et alors ? demande Zoé avec un air benoît.

Ma grand-mère ne partage pas les réflexes anti-sémites des Européens d'Algérie, mais elle y est habituée. Ils ne la font pas sursauter.

– Alors, reprend Dédé, il fait partie de la mafia d'intellectuels cryptocommunistes que de Gaulle a couvés ! Mendès l'a nommé pour liquider l'Algérie, c'est clair ! Si tu avais entendu les phrases emberlificotées de Chevallier, tu aurais compris ! Celui-là, depuis qu'il est ministre, il est carrément passé dans le camp des bra-deurs ! Quand je pense qu'on l'a soutenu pour la mairie ! Mais ça, c'est Blachette ! Je vais aller le trouver, celui-là, il va m'entendre ! Pour l'instant, je file chez Alain de Sérigny. Il m'attend. On va voir ce qu'on peut faire.

Dédé embrasse brutalement la joue de Zoé, tourne les talons, dégringole les marches et s'engouffre dans la Peugeot. Omar démarre.

Zoé est désolée d'avoir vu son vieil ami hors de lui.

– Dédé m'inquiète. Depuis les événements, il perd la boule. Un jour, à force de se mettre dans tous ses états, il fera une crise cardiaque.

Je ne manifeste rien. Mais Zoé me connaît.

– Si tu l'avais connu jeune, tu le trouverais sympathique.

La sonnette annonçant le début du concert retentit. Nous entrons. Tandis que nous descendons la travée pour gagner nos places, Zoé se retourne :

– Est-ce que tu as compris pourquoi Dédé était tellement énervé ?

Je fais de la tête un non distrait. J'ignore qui est Jacques Soustelle ; de Mendès France je sais seulement qu'il est président du Conseil et qu'il a abandonné l'Indochine ; j'ai croisé la femme de Jacques Chevallier chez ma grand-mère et Alain de Sérigny, le directeur de *L'Écho d'Alger*, chez une tante qui habite la même maison que lui, près de l'hôtel Saint-Georges. Quant à Georges Blachette contre lequel Dédé semblait particulièrement remonté, si je ne l'ai jamais vu, j'en ai bien sûr entendu parler. On l'appelle le roi de l'alfa. Il a obtenu la concession exclusive de récolte et de vente de cette plante qui pousse sur les hauts plateaux et qui sert à fabriquer le papier. C'est la première fortune d'Algérie. Pour autant, il serait prêt à des évolutions. Solal, mon camarade de lycée, m'a appris que c'est Blachette qui finance *Le Journal d'Alger*, moins à gauche qu'*Alger républicain*, organe du Parti communiste, mais plus nuancé que *L'Écho d'Alger* où s'expriment les partisans du statu quo sans concession.

LA BAIE D'ALGER

Mais en ces instants ces gens m'indiffèrent, comme m'indiffèrent ce qui les oppose et les combats qui les agitent.

La lumière baisse. Les musiciens accordent leurs instruments. Je remonte les jambes de mon pantalon pour qu'elles ne pochent pas aux genoux. Brahms m'attend et la nuque de Michelle Léonardi.

– J'apprends plein de choses. Quand c'est trop compliqué pour moi, je me rendors.

Après sa toilette, elle brode des serviettes de table pour mes enfants, les mêmes que celles qu'elle me mettait autour du cou à Surcouf quand j'avais leur âge : toile bleue, prénom en coton rouge.

– Qui mieux que moi ? me dit-elle quand je passe l'embrasser.

Je la trouve un matin assise dans son fauteuil, sa robe de chambre bien serrée sur la poitrine. Elle est inconsciente, la bouche ouverte. Ses cheveux blancs et drus sont hérissés sur sa nuque. Sa brosse à manche d'ivoire où sont gravées les initiales de sa grand-mère a glissé par terre.

Elle m'a recommandé quelques semaines auparavant, avec une solennité qui ne lui ressemble pas, qu'en aucun cas – « aucun cas, c'est clair » – nous ne devions la placer dans un service de réanimation.

– Je ne veux pas qu'on me maintienne comme un légume. C'est dégoûtant.

Je résiste à son cardiologue qui veut la faire hospitaliser et a déjà commandé une ambulance. Avant de mourir, deux jours plus tard, elle ouvre et ferme les yeux, prononce d'une voix pâteuse des mots incompréhensibles. Ma fille pleure et lui prend la main. Zoé tourne la tête vers elle, la regarde et lui dit très distinctement :

– Ne pleure pas, bêcasse ! J'ai eu une belle vie et hop !

